

Les Êtres

Pierre Lagorce

Éditions ThoT
Roman / Dystopie

Pierre Lagorce est né en 1937. Enfance de guerre, le maquis, la milice, les soldats allemands, les récits, tout le charivari de l'angoisse des adultes... Comme premiers pas, on a fait mieux. Les contes de Léonce Bourliaguet redonnent à la vie les couleurs optimistes de la fantaisie, de l'humour et de la liberté. Devenu enseignant et metteur en scène, Pierre Lagorce s'intéresse au théâtre d'enfants et d'adolescents. En 1977, il fonde la compagnie Le Théâtre-en-Planches et met en scène des textes de Camus, Boris Vian, La Fontaine, Tardieu, Ionesco puis certains de ses propres textes : *La Huitième Femme de Barbe-Bleue*, *Une Mouche bleue comme un saphir*. Il montera deux de ses pièces, à Paris, dans les années 2000 : *Elie, mon nom secret* et *Le Secret du Machaïrodus*. Aujourd'hui, Pierre Lagorce se consacre à l'écriture. Il a publié aux éditions ThoT un recueil de quatre pièces de théâtre : *Magloume et autres pièces* et un recueil de nouvelles : *Élodie du joli temps*.

Merci aux créateurs de mondes, aux allumeurs d'espoir,
poètes et conteurs qui m'ont fait ce que je suis.
Merci à mes enfants ; ils sont l'espoir.

La Ville était là, une coupole posée sur la Plaine. Immense, brillante, sans lourdeur. On aurait dit que d'un moment à l'autre, elle pouvait s'élever, légère et gigantesque, comme une montgolfière. Pour vous donner une idée de ses dimensions, je dirais qu'en une journée, vous auriez pu, peut-être, en faire le tour. En marchant vite. Quant à sa hauteur, elle était d'un kilomètre et quelques. Je suis fâché avec les chiffres. Mais certains d'entre les Obscurs avaient calculé ses dimensions avec exactitude.

Des années se sont écoulées. La Ville n'est plus là. Un jour, elle a disparu, et tous ses habitants. Des chasseurs sur la Plaine l'ont vue. Et ils ne l'ont plus vue. À sa place, rien. La Plaine était vide. Les Obscurs se sont sentis seuls. La Ville, un leurre pour l'espoir, ne brillait plus sous le soleil.

Le temps qu'il me reste, je n'en sais rien. J'aimerais qu'il ne soit pas trop long. Mon séjour dans la Ville m'a apporté une grande longévité. Pas l'éternité et c'est très bien ainsi. J'écris pour que la Ville ne devienne pas une légende ou un mythe. Tout,

pourtant, se prêterait à la dérive. La Ville nous mettait face à de l'inexpliqué que nos esprits voulaient expliquer. Mais nous n'étions pas armés pour comprendre, ne le sommes toujours pas. Faute de savoir expliquer, des humains parlent de miracles. À éviter. Ne restons pas des Obscurs comme nous appelaient ceux de la Ville. Un jour peut-être, nous comprendrons. Peut-être...

La différence entre nous, les humains, et ceux qu'on appelait les Êtres était d'autant plus grande que ceux-ci n'étaient pas des humains. Et cette différence, nous ne la mesurons toujours pas. Ils étaient « autre chose » venant de nulle part. Le monde au double soleil, pour eux, était un passage. Une sorte de sas. Mais je n'en suis pas sûr. Je ne sais rien de leur aspect physique, ni même s'ils avaient un aspect physique. Je crois qu'ils n'en avaient pas. Je sais seulement qu'ils existaient.

Tout d'abord, j'avais écrit ces souvenirs au passé comme il convient aux récits de souvenirs. Mais en avançant dans l'écriture, j'ai pris conscience que tout, absolument tout, était resté en moi, tel que je l'avais vécu. J'écris donc au présent pour conter ce qui, dans mon esprit, n'a jamais cessé d'être présent. Cependant, le temps a passé, j'ai réfléchi, pris du recul. Je me propose donc d'intercaler mes remarques actuelles quand elles me paraîtront nécessaires.

Vous êtes au courant : les climatologues avaient prévu un réchauffement de la planète que la folle technicité de l'humanité, la consommation, le gaspillage et l'abus d'énergies polluantes rendaient inévitable. C'est ce qui s'est produit : les températures augmentaient, les dernières glaces fondaient, les ouragans se

déchaînaient, les océans envahissaient les deltas et les plaines, les îles disparaissaient, les grands ports qui étaient aussi de grandes villes étaient engloutis, d'immenses régions étaient brûlées et définitivement desséchées, des espèces vivantes étaient effacées, des populations humaines anéanties.

Soudain – je dis bien « soudain » –, les températures dégringolèrent, le froid polaire enserra la planète dans le cercueil glacé d'un hiver permanent. Pour des raisons inexplicées, notre planète s'était éloignée de Soleil et stabilisée sur une orbite nouvelle. Il y eut des années de cinq cent trente et un jours et il en est toujours ainsi. Nos régions autrefois tempérées ont connu, du jour au lendemain, une terrible glaciation... bref, vous connaissez notre climat actuel.

Les populations qui avaient survécu au réchauffement furent détruites par la brutale glaciation. La plupart des êtres vivants sont morts de froid et de faim. Qui pourrait dire combien il reste d'humains sur notre planète ? Peu, sans doute. Quelques Primis et nous, les habitants de la Falaise.

Le bouleversement s'est fait très vite. Deux années. C'était, il y a deux ou trois cents ans, selon les années utilisées, années d'avant de trois cent soixante-cinq jours ou bien années d'après de cinq cent trente et un jours...

1.

De retour. Bredouille. Exténué. Pourquoi tuer ? Pourquoi ? Aujourd'hui je n'ai vu aucune fourrette. Le plus souvent, je rentre à la Falaise, chargé des corps de ces petits animaux que je dois assassiner si je veux vivre. Demain, je n'irai pas chasser. Demain je ne quitterai pas la Falaise, mais demain soir, je rentrerai chez moi, plus fatigué qu'aujourd'hui, fatigué d'avoir couru les galeries, de bureaux en services pour dénicher les Pièces-à-Fournir, celles qui manquent à mon Dossier. Depuis bientôt trois mois, deux fois par semaine, parfois trois, je me rends à la Ville pour affronter les Sapos¹. Systématiquement, ils rejettent ma candidature à l'immigration. Le prétexte est toujours le même : Dossier incomplet. Pourtant, d'autres candidats à l'immigration sont acceptés, certains, dès leur première visite. La Ville ne veut pas de moi. Mais je suis têtu : elle finira par céder. S'ouvrir.

1. Voir le glossaire en fin d'ouvrage.

Mon Dossier est complet. Une fois encore. Je suis parti au matin pour la Ville. Une dizaine de candidats à l'émigration m'ont devancé. J'attends mon tour dans le hall de l'Accueil à la Porte. Comme d'habitude, je suis assis dans un profond fauteuil. Du cuir. Une musiquette joyeuse de boîte à musique flotte dans l'air. Les mélodies changent, mais en vérité, ce sont toujours les mêmes musiquettes. Souriante, une jolie Gapo en jupette est venue me chercher. L'uniforme aux orties ? Étonnant. En général, on distingue mal les hommes et les femmes. J'ai suivi son mignon petit derrière qui dansait au rythme sautillant de la musiquette. Elle m'a laissé au Bureau des Sapos. Une fois encore, ils m'ont refusé. Mon Dossier n'est pas conforme. En quoi ? Ne m'ont rien dit, eux ne décident rien, le refus vient de quelque part au-dessus dans la hiérarchie. Cependant, comme j'ai protesté trop vigoureusement, ils ont appelé leur Cheffe, la Scapo. Cette dernière, personne de belle allure, m'a appris que mon Dossier était incomplet, car il manquait mon Portrait Identitaire. Et moi, j'ai discuté, discuté ! Ce refus n'a pas de sens. Cette pièce ne figure pas dans la liste des Pièces-à-Fournir. Mais la Scapo n'a rien voulu entendre. Maintenant je dois rentrer à la Falaise, deux heures de route, il est tard, il fera nuit quand j'arriverai. La nuit sous les étoiles, c'est la mort.

Accélérer le pas. La Falaise est loin encore.

Le Bureau des Sapos, je le connais bien. Les Sapos, deux hommes et peut-être, car ce n'est pas très clair, une femme – toujours les mêmes ? – sont assis derrière des tables de verre poli aux couleurs changeantes et, au-dessus, c'est le ciel, jamais le même, un jour il est bleu, un jour il est pommelé de nuages. Et, dans l'air, une musiquette. Des images, des informations, des documents passent dans la matière diaphane des tables. Le Bureau des Sapos, c'est le terminal. Les décisions viennent d'en haut. Depuis que je viens à la Porte, on ne m'a jamais demandé mon portrait. Et là, tout à coup, on me demande mon Portrait Identitaire. La Scapo, elle est comme les Sapos, toujours polie. Ils ne sont pas respectueux, ils sont polis. La Scapo est désolée. Aimablement désolée.

Depuis que je viens à la Porte, mon Dossier est incomplet. Chaque fois, il manque telle ou telle Pièce-à-Fournir. Cette fois, c'est le Portrait Identitaire, je n'ai pas joint le Portrait Identitaire. En double exemplaire et couleurs naturelles. Mais je ne pouvais pas joindre le Portrait Identitaire puisqu'il n'était pas requis dans l'Imprimé numéro 1538B intitulé « Pièces-à-Fournir ». J'ai fourni toutes les Pièces-à-Fournir, elles sont là, dans le Dossier : l'Engagement sur l'Honneur revêtu du Cachet de la Mairie de la Falaise, le Cautionnement en Quintuple Exemplaire, tous revêtus des Signatures des Échevins de la Falaise, le Certificat Individuel d'Existence (CIE), l'Attestation de Bonne Santé et Mœurs (ABSM), le Cuvé (Curriculum Vital) et beaucoup d'autres Pièces et Documents. Mais le Portrait Identitaire est une

Pièce Manquante (PM). Les Secrétaires d'Accueil à la Porte, les Sapos, me dit patiemment la Secrétaire-Cheffe de l'Accueil à la Porte, la Scapo, ne peuvent donc accepter mon Dossier. Elle regrette beaucoup, mais c'est comme ça, les Sapos et elle-même sont des exécutants, ils ne décident pas, ils font avec joie leur travail d'appliquer les Instructions, rien d'autre.

La musiquette se fait plus joyeuse et sautillante, si c'est possible.

La Scapo a fait surgir le Nouvel Imprimé 1538BA qui remplace et annule l'Imprimé 1538B, et ce à compter du 20 août à quinze heures. Comme nous sommes le 20 août à seize heures, l'Imprimé 1538B est obsolète. Les nouvelles Instructions énumérées par l'Imprimé 1538BA, qui remplace l'ancien Imprimé des Pièces-à-Fournir 1538B, imposent de joindre le Portrait Identitaire en double exemplaire 35 x 45 et couleurs naturelles, ce qui n'était pas le cas de l'Imprimé précédent 1538B. J'ai insisté longtemps. Pour rien. C'est ainsi, on n'y peut rien, le Dossier doit comporter le Portrait Identitaire (35 x 45 en double exemplaire et couleurs naturelles.) C'est nouveau. Une heure plus tôt, les nouvelles Instructions n'existaient pas puisque la Scapo ne les avait pas encore reçues. Si j'étais passé plus tôt, mon Dossier aurait été accepté.

Disons-le : ces Sapos sont des Sapos de catégorie 1 ou 2, leur grade figure sur leurs épaules, les moins intelligents et autonomes dans une échelle hiérarchique de 1 à 5. La Scapo elle-même est une Sapo de grade 3. Une fois encore, je ne suis

pas accepté, et je dois rentrer à la Falaise avant la fin du jour. À seize heures passées, c'est difficile, mais je n'ai pas le choix.

Je marche et j'ai envie de courir ; courir pas seulement parce qu'il faut aller vite pour arriver à la Falaise avant la nuit – ce qui est vrai –, mais courir pour céder à ma rage. Pourquoi soudain exiger mon portrait ? Les Sapos ne le savent pas. Un Sapo ne se pose pas de questions. Surtout un Sapo de catégorie 1 ou 2. Pas plus d'ailleurs que leur Scapo qui est de grade 3. Ce n'est pas dans leurs attributions de se poser des questions. La Scapo a reçu de nouvelles Instructions concernant les Pièces-à-Fournir. Par la voie hiérarchique, la Hiérarchie, c'est-à-dire son supérieur immédiatement hiérarchique, l'en a avisée. Il faut bien voir que la Scapo et ses Sapos ne connaissent de la Hiérarchie que leurs supérieurs immédiatement hiérarchiques. Leur place est clairement définie et ils s'y trouvent bien. Le Dossier doit comporter le Portrait Identitaire (35 x 45 en double exemplaire et couleurs naturelles). C'est nouveau.

Je leur ai fait une proposition : il y a sûrement une cabine de photographie automatique dans les Bureaux de l'Accueil à la Porte. Si les Sapos m'indiquaient cette cabine, je pourrais leur donner le Portrait Identitaire 35 x 45 en double exemplaire et couleurs naturelles, sur-le-champ. La Scapo est convenue que cette proposition ne manquait pas de bon sens. Elle était donc navrée, navrée et souriante, mais, sur ce point, les nouvelles Instructions transmises par la Hiérarchie

sont d'une absolue netteté : le Portrait Identitaire (35 x 45 en double exemplaire et couleurs naturelles) comme toutes les Pièces-à-Fournir, doit figurer dans le Dossier au moment même où celui-ci a été présenté. Il n'est malheureusement pas possible de le compléter après l'avoir présenté, me dit-on, l'air de jubiler.

À ces tracasseries jubilatoires je suis habitué, mais aujourd'hui, j'ai contenu mon envie de les couvrir d'insultes, de les ensevelir sous mes jurons. Et j'ai perdu mon temps. J'ai insisté, répété que j'avais retiré l'Imprimé 1538B au Secrétariat de l'Accueil à la Porte, dans ce Bureau, ici même, avant-hier le 18 août. Le nouvel Imprimé 1538BA n'existait pas encore. Mon cas relève donc du 1538B et non du 1538BA, etc. À quoi bon ? Je discute avec des têtes pleines de cailloux et rien d'autre, d'aimables cailloux polis, des galets pourrait-on dire, cailloux quand même, courtois, mais sourds, incapables d'interpréter leur programme avec un tant soit peu de souplesse.

J'ai crié, protesté, tempêté... Alors la Sécugapo (la Cheffe Gapo chargée de la Sécurité) est arrivée suivie de deux Gapos (ou Gardiens de la Porte de grade 1) armés de matraques à paralyser. Avec un beau sourire, elle m'a prié de sortir. Sans un mot, l'une à gauche, l'autre à droite, fermement, mais sans brutalité, les mains des Gapos sont tombées sur mes épaules et je me suis trouvé dehors.

Combien de fois ai-je été refoulé ? La Scapo et ses Sapos ne sont jamais satisfaits. Ils aimeraient tant m'accueillir dans la Ville, mais le Dossier est incomplet, il manque ci, il manque

ça, le cachet de la Mairie n'est pas imprimé à l'Emplacement-Prévu-à-Cet-Effet, un mot est mal écrit, une virgule mal placée, l'Attestation-de-Résidence-à-la-Falaise n'a que trois copies quand il en fallait cinq, mon écriture est illisible, que sais-je encore ? Pourtant, d'autres candidats sont admis, la plupart après deux ou trois visites, pas plus. Certains, comme je l'ai dit précédemment, sont entrés dans la Ville à leur première visite.

Ces Sapos et autres Gapos sont des êtres humains, des hommes et des femmes corrects, propres, vêtus impeccablement d'uniformes. Ils sont, me semble-t-il, bien dans leur peau, je les vois souriants, le visage et les gestes détendus, le corps souple, en accord... En accord avec quoi ? Devant eux, hirsute et vêtu de fourrures, je me sens honteux, je suis un habitant de la Falaise ou, plus précisément, du dessous de la Falaise. Pour les Sapos, nous sommes les « Obscurs ». Les Gapos, qui ne brillent pas par la finesse, nous appellent en riant gentiment, « Cloportes ». Nous avons adopté ces appellations par une sorte de défi inconscient. Obscurs, on nous appelle, Cloportes, nous sommes. Nous l'assumons. En vérité, nous ne l'assumons pas du tout.

Je ne veux pas rester Cloporte, sale et malodorant, miséreux. Je veux être un humain dans la Ville. Là, sous l'immense Coupole, l'atmosphère est chaude avec douceur, la vie est facile, heureuse. Là, les humains et les Êtres n'ont jamais froid, jamais faim, se lavent, se parfument. Ils portent des vêtements légers et seyants, font de la musique, chantent,

dansent, s'expriment, jouent à toutes sortes de jeux, goûtent des mets délicieux, se livrent en toute liberté aux plaisirs de l'amour... Je ne connais que l'inconfort, la chasse, la fatigue et le froid. Pour connaître l'Eden, il faudrait passer la Porte. Ceux qui ont pu le faire ne sont pas revenus pour nous en parler. Les Gapos et les Sapos si propres, corrects, aimables, si raffinés, pourrait-on dire, nous sont tellement supérieurs ! Pourtant ils sont des Obscurs d'origine. Ce sont des émigrants qui ont réussi leur immigration. J'ai interrogé des Sapos au sujet de leur vie. Mais, hormis quelques mots nécessaires et gentils pour constater qu'il manque telle ou telle Pièce-à-Fournir dans le Dossier, il est impossible de leur arracher le moindre borborygme de renseignement. Des humains ? Oui, évidemment. Heureux de vivre ? Il semble. Mais je ne veux pas devenir l'un d'eux, Gapo ou Sapo. Même s'il faut en passer par là, on peut progresser et, à la fin de l'escalade, devenir un Être. Moi, je serai un Être.

Je marche vite, je suis habitué au trajet. La Falaise, au loin, surligne l'horizon d'une étroite bande grise. Rentrer avant la nuit semble difficile. Je connais tous les détails de l'allée rectiligne qui s'étend tout droit de la Ville, au nord, à la Falaise, au sud. Les empreintes d'innombrables candidats à l'immigration ont tracé cette voie. Les traces de mes pas sont mêlées à ces traces. Les allers-retours de l'espoir et de la déception, et pour nombre d'entre nous, de la mort, jour après jour, en ligne droite, impriment sur la piste l'espoir acharné des Cloportes.